

I

“Les feuilles mortes se ramassent à la pelle, les souvenirs
et les regrets aussi.”

“C’est une chanson, qui nous ressemble
Toi qui m’aimais, moi qui t’aimais...”

Les doigts du pianiste parcourent le clavier. Sa voix
chaude et profonde, et cette mélodie tant de fois entendue
pourtant, réveille en moi des tas de souvenirs...

Étendue sur une chaise longue, dans les jardins
de la Mamounia à Marrakech, je rêve... Mélancolique et dés-
œuvrée, ce ciel bleu un peu oublié dans la grisaille de Paris, cet
air doux de l’Afrique retrouvée après tant d’années
d’abandon, tout cela et cet air lancinant, me donnent
du vague à l’âme.

Le jardin sent merveilleusement bon. Le parfum
des roses rivalise avec celui du jasmin. Le soleil brille à tra-

vers les feuilles de palmiers, et au loin, l'Atlas couvert de neige, fait de tout cela un décor inoubliable.

Il y a exactement quarante-cinq ans que j'ai fait mon premier séjour ici, et ce souvenir, que la chanson et les parfums font revivre, j'essaie en vain de le chasser...

*

* *

Je suis née en Suisse mais j'arrivai enfant à Alger. Pour des raisons affectives difficiles à expliquer (seuls les Pieds noirs me comprendront), je ne pourrai plus, mais plus, remettre les pieds sur ce sol qui a été le berceau de mon enfance, ma province bien-aimée. Il me semble faire un compromis en venant ici : j'ai le soleil et la féerie du décor, mais ce n'est pas mon pays, cela me fait moins mal...

Le parfum entêtant du jasmin me fait revivre un souvenir de ma petite enfance et me fait sourire : petite fille, j'accompagnais parfois mes parents dans leurs sorties. Il était de bon ton alors d'aller prendre l'apéritif dans un immense café en plein air. Il portait un nom extraordinaire ce café, on l'appelait "le Tantonville".

Situé près du Cercle militaire et en face du square Bresson, presque en bas de la ville arabe, la "Casbah", il réunissait toutes les élégances de la ville. Chacun sirotait un petit verre en se faisant force saluts, au son d'une musique pas très douce...

Un vieil Arabe tout rabougri, toujours le même, nous vendait des colliers de jasmin, que les jeunes femmes mettaient autour de leur cou.

Cela dégageait un parfum ! Un parfum extraordinaire et jamais je n'ai pu sentir l'odeur du jasmin sans revoir ce coin

d'Alger, si vivant, si coloré, d'où l'on apercevait le port et cette mer si bleue, si belle... L'air était si doux, et ce printemps qui n'en finissait jamais...

Et ce vieil Arabe avec son accent inimitable : "Ti veux un collier zolie Madame ? Ti veux ? Por toi, c'est pas cher".

La gare maritime se trouvait justement en contrebas du Tantonville. Il suffisait de traverser le square Bresson et de prendre un ascenseur pour y accéder. Une fois par an, nous y prenions le paquebot "Ville d'Alger" ou "Ville d'Oran" ou encore "le Timgad", pour venir en France passer nos vacances en famille. La traversée durait vingt-quatre heures, mais quelle fête ! Les courses de petits chevaux, la danse, etc... Et comme, en général, nous avions une mer d'huile, puisque cela se passait toujours au mois de juillet, nous trouvions le voyage bien trop court. Nos retours étaient encore plus joyeux : nous en avions assez du temps pluvieux qui nous accueillait chaque année dans le Jura, berceau de mes parents. Je songeais avec nostalgie aux bains de mer, aux parties de tennis, aux robes légères... et dès que nous approchions de la côte algéroise, je ne me sentais plus de joie de retrouver mes chères habitudes, mon pays et tous mes amis.

Il me suffit de fermer les yeux pour revivre tout le pittoresque du retour...

... Des petits indigènes entre quatre et huit ans se jettent à l'eau et viennent en nageant à la rencontre du bateau pour nous accueillir par des chants et des cris d'allégresse. Nous comprenons ce que cela veut dire et leur lançons une poignée de monnaies. Il faut les voir ces petits yaouleds, comme on les appelle, avec quelle exubérance et avec quelle adresse ils attrapent les sous avec leurs dents, tout en nageant et dansant autour du paquebot. Moi, j'exulte...